



# Marguerite Yourcenar et Jean Cocteau : une amitié littéraire

PAR ALEXANDRE TERNEUIL

Réunir au sein de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique Marguerite Yourcenar et Jean Cocteau se voudrait à la fois un hommage à ce lieu prestigieux qui nous accueille aujourd'hui et un signe mystérieux de l'au-delà qu'ils auraient tous deux, je crois, apprécié.

Il m'est agréable de souligner, à cette occasion, le rôle de cette Académie dans la promotion et la reconnaissance de la littérature francophone en général, celle venant de France en particulier. N'ayant jamais été « réservée aux hommes », Marguerite Yourcenar a certainement éprouvé un certain plaisir à raconter, dans un entretien à Jean-Claude Lamy, son élection simple et sans controverses inutiles parmi vous : « C'est une Académie où l'on reçoit les femmes et les étrangers. Mon entrée s'est faite très naturellement : on m'a téléphoné pour savoir si j'acceptais d'être élue. Dans ce cas-là, on dit oui<sup>1</sup>. »

De même, Jean Cocteau prononçait son discours de réception à l'ARLLFB, le samedi 1<sup>er</sup> octobre 1955, soit quelques jours avant sa réception sous la coupole, à Paris. Il s'asseyait alors dans le fauteuil de « deux femmes illustres », celui de sa chère comtesse Anna de Noailles et celui de sa grande amie Colette. Dans son discours, il avouait, non sans humour, occuper ainsi « en quelque sorte un fauteuil de famille<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> Marguerite Yourcenar, « L'Académie ne me donne même pas un frisson », propos recueillis par Jean-Claude Lamy, *France Soir*, mercredi 5 mars 1980.

<sup>2</sup> Jean Cocteau, « Discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique », *Poésie critique II. Monologues*, Paris, Gallimard, 1960, p. 109.

Comme en une sorte d'écho, Marguerite Yourcenar y entra à son tour le 19 mars 1971 ; elle aussi élue parmi vous bien avant sa médiatique élection Quai Conti. Ici, elle fut accueillie par M. Carlo Bronne qui lui faisait remarquer le caractère « familial » et presque « intime » de l'événement : « Vous voici, Madame, revenue au pays de votre mère et de votre naissance, le temps d'un discours » lui disait-il. Elle qui vivait alors dans son île de l'État du Maine, au bord de l'océan Atlantique, s'appliquait aussi dans son discours à dessiner un « trait d'union entre deux pays qui comptent pour moi, la Belgique et les États-Unis<sup>3</sup> ».

Puisque les voici, par Bruxelles et la Belgique réunis, je voudrais à mon tour évoquer leur relation à travers leurs œuvres et quelques lettres échangées au cours de leur vie.

Parmi les livres de sa bibliothèque, constituée principalement d'ouvrages conservés, reçus ou achetés depuis son installation aux États-Unis, intéressons-nous particulièrement à ceux de Jean Cocteau. Quels sont-ils ces livres de Cocteau lus — et relus — par Yourcenar ? Il faut en préambule préciser d'abord que c'est pendant la seconde guerre mondiale qu'elle s'est installée dans cette maison de l'île des Monts-Déserts, avec sa compagne et traductrice Grace Frick. Dans l'état actuel des recherches, il est très difficile de savoir quels sont les ouvrages lus avant cette date charnière. L'année d'édition ne prouvant pas toujours une première lecture de l'ouvrage à ce moment-là, nous ne ferons que de prudentes suppositions.

Deux remarques s'imposent cependant. Marguerite Yourcenar possède les éditions originales de nombreuses pièces de théâtre du poète : *Orphée*, *La Machine infernale*, *Les Chevaliers de la Table Ronde*<sup>4</sup>, *L'Aigle à deux têtes* et *Renaud et Armide*, ainsi que deux recueils importants d'essais *Opium* et *Essai de critique indirecte*<sup>5</sup>. Ils ont pour point commun de traiter presque exclusivement des mythes grecs ou chrétiens. Plus tard, elle recevra du poète lui-même deux livres plus personnels :

---

<sup>3</sup> *Discours de M<sup>me</sup> Marguerite Yourcenar et de M. Carlo Bronne*, Paris, Gallimard, 1971, p. 9 et p. 64.

<sup>4</sup> La dédicace de ce livre par Jean Cocteau à Yourcenar montre qu'il lui fut envoyé tardivement et prouve son intérêt pour son théâtre: « À la merveilleuse Marguerite Yourcenar, son ami Jean Cocteau. »

<sup>5</sup> *Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance*, établi par Yvon Bernier, publié par la Société Internationale d'Études Yourcenariennes, Clermont-Ferrand, 2004, 624 p. Les ouvrages de Jean Cocteau mentionnés ici sont répertoriés p. 522-523.

*La Difficulté d'être* et le *Journal d'un inconnu*<sup>6</sup>. Mais pour ce qui concerne la poésie, on est très surpris de ne trouver que deux livres : *Allégories* publié en 1941 et *Clair-obscur* publié en 1954<sup>7</sup>. Faut-il supposer que Yourcenar ai lu à l'époque de leur publication des recueils aussi essentiels que *Le Cap de Bonne Espérance*, *Opéra* ou *Plain-Chant* ? Peut-être ne les aura-t-elle pas emportés dans sa traversée de l'Atlantique...

On ajoutera à cette liste un dernier livre ou plutôt l'unique numéro de la revue *Le Milieu du siècle*<sup>8</sup> imprimée en 1947 par l'éditeur J.-B. Janin et qui contient les éditions originales du poème *Neige*<sup>9</sup> de Jean Cocteau et d'*Électre ou la Chute des masques* de Yourcenar. Cette éphémère revue était alors dirigée par Roger Lannes, un ami proche de Cocteau. C'est, à notre connaissance, leur seule collaboration en commun et aussi l'origine de leur correspondance.

En effet, à cette époque Marguerite Yourcenar envoie une première carte-postale à Jean Cocteau via cet éditeur J.-B. Janin qui leur est donc commun, au 5 de la rue Hautefeuille dans le sixième arrondissement à Paris. Elle ne connaît donc pas encore l'adresse privée du poète et c'est donc tout naturellement par l'intermédiaire de leur éditeur qu'elle lui écrit. Quelqu'un a corrigé l'adresse sur la carte-postale pour faire suivre son courrier au 36 rue Monpensier, le domicile privé du poète.

Les deux écrivains ne se connaissaient peut-être pas encore. De plus, grâce au témoignage d'André Fraigneau, nous pouvons penser qu'ils ne se sont rencontrés que dans les années cinquante.

Il l'affirme en tout cas à Josyane Savigneau, la première biographe de Yourcenar : « Elle ne connaissait pas mes amis. Ce n'est pas par mon entremise qu'elle a fait la connaissance de Cocteau, auquel j'étais très lié. C'est plus tard. Elle

---

<sup>6</sup> Jean Cocteau, *La Difficulté d'être*, Monaco, Éditions du Rocher, 1983, 224 p., n° 6275, et *Journal d'un inconnu*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1953, 237 p., n° 6277.

<sup>7</sup> Jean Cocteau, *Allégories*, Paris, Gallimard, 1941, 91 p., n° 6274, et *Clair-obscur*, Monaco, Éditions du Rocher, 1954, 201 p., n° 6268.

<sup>8</sup> Jean Cocteau, *Le Milieu du siècle*, Paris, J.-B. Janin éditeur, 1947, 223 p., n° 1484 : *Neige* se trouve p. 15 à 19 et *Electre ou la chute des masques* pages 23 à 66. Cet unique volume a été dirigé par Roger Lannes, alors écrivain et ami de Jean Cocteau. (Voir *Cahiers Jean Cocteau*, 10, Paris, Gallimard, 1985, p. 141-196).

<sup>9</sup> Ce groupe de poèmes prendra le titre de *Neiges* [au pluriel] lors de sa réédition la même année dans le recueil *Poésies 1946-1947* aux éditions Jean-Jacques Pauvert, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 705-714.

n'a jamais partagé nos soirées. Elle n'est jamais venue avec nous au Bœuf sur le Toit<sup>10</sup>. »

Dans *Le Coup de grâce*, roman écrit peu avant la guerre, elle intègre Jean Cocteau dans son univers romanesque : « L'après-guerre aidant, poète à la remorque de T. S. Eliot ou de Jean Cocteau dans les bars de Berlin<sup>11</sup>. »

On peut y voir la présence, sans doute légère mais constante et bienveillante, d'une lecture fidèle et continue des œuvres du poète tout au long de sa vie. En 1944, dans un essai sur la mythologie, publié dans *Les Lettres françaises*, la revue de Roger Caillois, elle cite la pièce de Cocteau *Les Chevaliers de Table Ronde* « vouée d'avance à l'hermétisme littéraire, pour un public à qui Arthur sera toujours moins familier qu'Hector<sup>12</sup> ».

Dans une lettre à Carlo Bronne datée du 22 septembre 1970, elle précise ses rapports finalement humainement lointains mais proches par son œuvre : « Je place très haut le meilleur de Cocteau ; je l'ai fort peu fréquenté, assez pourtant pour avoir pour lui une sorte d'affection<sup>13</sup>. »

Elle explique dans cette même lettre qu'« André Fraigneau était un ami de Jean Cocteau », et bien qu'elle le fréquentait dans les années trente, il ne semble pas en effet, lui avoir présenté Jean Cocteau.

La première trace écrite de correspondance entre les deux écrivains prend donc la forme d'une courte carte-postale, pourtant fort peu cérémonieuse pour un premier contact. Elle représente une image de cirque ; un clown rieur en déséquilibre, perché sur un éléphant qui barrit.

Cette originale carte-postale doit s'entendre d'abord comme un clin d'œil complice à sa lecture d'un livre de Cocteau paru en 1947, aux éditions Fournier, *Deux travestis*, mais aussi comme un aimable remerciement pour l'envoi de son

---

<sup>10</sup> Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 166. [1<sup>re</sup> éd. 1990].

<sup>11</sup> Marguerite Yourcenar, *Le Coup de grâce*, dans *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 90.

<sup>12</sup> Marguerite Yourcenar, « Mythologie », *Les Lettres Françaises*, II, janvier 1944, Buenos Aires, p. 44.

<sup>13</sup> Marguerite Yourcenar, « Lettre inédite à Carlo Bronne », 22 septembre 1970, *Letters to Carlo Bronne, 1968-1978*, bMS Fr 372.2 (4318), Archives Yourcenar Houghton Library, Harvard University, USA.

livre *La Belle et la Bête. Journal d'un film*<sup>14</sup> (augmenté d'un envoi manuscrit : « À Marguerite Yourcenar son ami et son admirateur ce qui est pareil, Jean ») paru cette même année et également aux éditions J.-B. Janin.

Voici le texte de la carte-postale :

Je vous écris des quartiers d'hiver du Cirque où Barbette en ce moment enseigne à de jeunes acrobates à se transformer en angéliques danseuses de cancan lâchées en plein ciel. Merci pour la *Belle* et pour la *Bête*.

Amitiés.

Marguerite Yourcenar<sup>15</sup>

Barbette était un artiste de music-hall qui faisait à Paris, dans les années vingt-trente, un numéro de trapèze, travesti en fille<sup>16</sup> au son de la musique de Wagner et de Rimski-Korsakov. Il avait ensuite quitté l'Europe et faisait partie d'un cirque, les Ringling Brothers and Barnum and Bailey Combined Shows<sup>17</sup>, qui passait l'été à Sarasota en Floride, d'où Yourcenar a posté sa carte, probablement lors d'un séjour chez son ami Everett Austin Jr, directeur du Ringling Museum de Sarasota.

*Le Numéro Barbette* de Jean Cocteau avait d'abord été publié dans la *Nouvelle Revue française*, en juin 1926. Yourcenar a probablement lu ce texte à cette époque dans lequel Cocteau écrit que pendant son numéro, on voit le trapéziste « se balancer entre la scène et la salle, se pendre par un pied, imiter la chute, présenter à l'envers sa figure d'ange fou<sup>18</sup> ».

---

<sup>14</sup> *Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance, op. cit.* ; Jean Cocteau, *La Belle et la Bête. Journal d'un film*, Paris, J.-B. Janin éditeur, 1946, 255 p., n° 6272.

<sup>15</sup> Carte-postale de Marguerite Yourcenar à Jean Cocteau, datée par le cachet de la poste « avril 1947 ». Document inédit dans le fonds Jean Cocteau déposé à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. Souligné par Marguerite Yourcenar.

<sup>16</sup> Yourcenar semble avoir un goût certain pour la figure du travesti en général, voir par exemple sa lettre au marquis George de Cuevas : « Tu me diras qu'il y a des travestis fameux dans l'histoire du théâtre, et que le travesti est en lui-même une chose ravissante. Je suis pleinement d'accord... », dans Marguerite Yourcenar, *D'Hadrien à Zénon, correspondance 1951-1956*, texte établi et annoté par C. Gaudin et R. Poignault, édition coordonnée par E. Dezon-Jones et M. Sarde, préface de J. Savigneau, Paris, Gallimard, 2004, p. 249.

<sup>17</sup> Voir Francis Steegmuller, *Cocteau*, Paris, Buchet-Chastel, 1973, p. 378-383.

<sup>18</sup> *Le Numéro Barbette*, repris dans Jean Cocteau, *Œuvres complètes*, tome IX, Genève, Éditions Marguerat, 1950, p. 260-261.

Quelques années plus tard, dans une lettre à Lucienne Serano le 12 février 1977, alors qu'elle raconte la genèse d'un des textes de *Feux* intitulé *Sappho ou le suicide* et publié en 1936, on ne peut s'empêcher de remarquer l'importance du motif de l'acrobate, peut-être découvert grâce à Jean Cocteau : « Le thème de l'acrobate assimilé au poète est, je crois, vieux comme le premier jongleur. J'ai dit qu'il s'était proposé à moi, dans *Sappho*, en un mélange qui n'a rien de livresque, sous la forme de Banville, " allant rouler jusqu'aux étoiles ", et du " daring young man on the flying trapeze"<sup>19</sup> » [jeune homme intrépide sur son trapèze volant] que braillait à coté de moi le gramophone d'un ami. Il faut aussi songer que [dans] les années 1930-1939, bon nombre d'écrivains avaient adopté cette notion de l'art acrobatie et jeu, non sans arrière-plan tragique (Cocteau par exemple)<sup>20</sup>. »

Deux ans plus tard, dans sa *Radioscopie* avec Jacques Chancel, c'est le poète lui-même qui est devenu « clown et acrobate » : « Je le considère comme un très grand poète ! Pour une raison qui m'échappe — par timidité ou modestie — il a joué ce jeu fantasque qui l'a fait passer pour un sublime clown ou un acrobate. Mais derrière ces masques, il y avait un fabuleux poète, c'est indéniable<sup>21</sup>. »

Marguerite Yourcenar a toujours émis les plus grandes réserves sur le personnage public de Jean Cocteau dissimulant une œuvre pourtant profonde, grave et souvent tragique. Dans son essai *Mishima ou la Vision du vide*, paru en 1981, elle rapprochait le grand romancier japonais de Jean Cocteau dont la critique parlait, je cite, « rarement sans une certaine intention de dénigrement ». Elle leur trouvait des points communs : « Cocteau, Mishima sont de grands poètes. Ils surent aussi organiser leur publicité<sup>22</sup>. » Et lorsqu'elle raconte le *seppuku* de Mishima, elle cite Jean Cocteau sans même mentionner son nom : « Il se pique légèrement, de la pointe du sabre, et le sang jaillit, gouttelette imperceptible, qui,

---

<sup>19</sup> Dans sa préface à *Feux*, datée de 1967, elle indiquait avoir écrit cette nouvelle « tandis que le gramophone d'un ami grec tournait inlassablement la rengaine populaire américaine (« *He goes through the air with the greatest of ease, the daring young man on the flying trapeze* »), dans Marguerite Yourcenar, *Feux, Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 1078.

<sup>20</sup> Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 702. [1<sup>re</sup> éd. 1995].

<sup>21</sup> *Radioscopie* de Jacques Chancel, Radio France/INA/Éditions du Rocher, 1999, p. 41. Diffusion de cette émission le 13 juin 1979.

<sup>22</sup> Marguerite Yourcenar, *Mishima ou la Vision du vide*, dans *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 207.

différente des ruissellements qui vont suivre, nécessairement imités par des moyens de théâtre, est, elle, authentiquement le sang de l'acteur et " le sang du poète " <sup>23</sup>. »

Marguerite Yourcenar fait ici allusion au premier film de Jean Cocteau *Le Sang d'un poète* qui montrait, au cinéma, une poésie en images et une certaine douleur existentielle du poète. Nous retrouverons plus loin cette volonté manifeste de Yourcenar de souligner le caractère « authentique » de Cocteau.

À la suite de cet exemple, on pourrait s'interroger sur une possible influence dans leurs écrits respectifs de certains thèmes de leurs œuvres. Peut-on trouver d'autres liens qui uniraient dans l'écriture Yourcenar et Cocteau, notamment pendant les années trente ?

Par exemple, lorsque Jean Cocteau réunit sous le titre explicite *Deux travestis*, son texte *Le Numéro Barbette* avec un autre conte sur le même sujet *Le Fantôme de Marseille*, qui fut lui aussi publié dans la *Nouvelle Revue française*, en novembre 1933, à la lecture du début du texte, on peut esquisser une certaine parenté thématique avec un autre texte de Yourcenar : « Depuis quatre jours Achille vivait déguisé en femme dans l'appartement des femmes. Mais il ne s'agit pas, comme vous pourriez le croire, de l'Achille de la légende et vous ne commencez pas un conte grec. L'Achille dont je vous parle était arabe, de mère marseillaise ; il avait vingt ans : il en paraissait quinze. Etc. <sup>24</sup>. »

Serait-il possible que Yourcenar ait choisi ce même thème, après lecture du conte dans la *Nouvelle Revue française*, pour écrire « un conte grec » ; à savoir *Achille ou le Mensonge* qui fut publié une première fois en octobre 1935 au *Mercur de France*. On y retrouve aussi un Achille « gainé de soie, voilé de gazes, empêtré de colliers d'or, [qui] s'était faufilé [...] dans la tour des jeunes filles [...] <sup>25</sup> ». Par certains aspects, ces deux récits aux thèmes communs pourraient relier Marguerite Yourcenar et Jean Cocteau.

Puis en janvier 1952, c'est au tour de Jean Cocteau de lire Marguerite Yourcenar qui lui envoie *Mémoires d'Hadrien* accompagné de cette dédicace « à Jean Cocteau poète dramaturge et critique dont Hadrien eût aimé les œuvres,

---

<sup>23</sup> *Idem*, p. 263.

<sup>24</sup> Jean Cocteau, *Le fantôme de Marseille*, dans *Œuvres complètes*, tome I, Genève, Éditions Marguerat, 1946, p. 289.

<sup>25</sup> *Achille ou le Mensonge*, *Feux*, dans *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 1092.

Marguerite Yourcenar », roman publié un an auparavant. De Milly-la-Forêt, dans les environs de Paris, où il habite, celui-ci lui écrit son admiration :

Dimanche

Ma chère Marguerite Yourcenar

Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts. Loin de ces yeux qui les ferment par crainte de la mort, j'ai lu votre livre. Il est *admirable*. Admirable dans son ensemble et dans les *moindres détails*.

Vous écrivez la langue de l'âme que tous oublient. Il n'existe pas de style plus dur ni plus tendre.

Permettez que je vous embrasse.

Jean Cocteau<sup>26</sup>

Marguerite Yourcenar reçoit cette lettre à l'Hôtel d'Albany, à Paris, où elle réside à ce moment-là. Elle est allée voir la nouvelle pièce de Jean Cocteau *Bacchus* qui provoque, lors de sa création en décembre 1951, un immense scandale. Yourcenar prend position pour ce spectacle, soutient Jean Cocteau et pourfend ses accusateurs, le romancier François Mauriac en tête qui, selon elle, n'entendent rien à la poésie. Elle répond à sa lettre en lui écrivant :

9 janvier 1952

Mon cher Jean Cocteau,

Comme toujours, vous dites l'essentiel. Vos paroles me touchent *plus que tout*. Merci d'aller avec une intuition infaillible au cœur des choses.

Le ton de la critique (Mauriac compris), au sujet de *Bacchus*, m'exaspère. Je suppose que vous y êtes habitué. Que ces gens soient las de la révolte des paysans, qu'ils n'aient pas l'idéologie de votre pièce ou y cherchent une autre, qui n'y est pas ; qu'ils aient ceci ou cela à redire n'est pas la question : je leur en veux d'être

---

<sup>26</sup> Lettre inédite de Jean Cocteau à Marguerite Yourcenar, écrite à Milly et datée de 1952. Archives Yourcenar, Houghton Library, Harvard University, bMs Fr 372.2 (2266). Souligné par Jean Cocteau. Notons cependant un fait étrange ; il n'y a pas trace de cette lecture, ni de commentaires sur Yourcenar dans le journal intime du poète *Le Passé défini*. La célébrité de Cocteau dans les années trente avait peut-être poussé Yourcenar à faire connaissance et, à l'envers, sa gloire d'après *Mémoires d'Hadrien*, retenait Cocteau de critiquer un ouvrage qu'il n'appréciait peut-être pas beaucoup au moment où sa réputation était un peu plus mondaine que littéraire...



imperméables à la poésie en tant que telle, de ne pas paraître s'apercevoir du prodige qui a lieu pourtant, malgré eux, c'est-à-dire *dans les conditions les plus difficiles*, de ne pas accepter enfin, avec simplicité, le don qui leur est fait.

Vous revoir chez Nel a été une joie, et, après tant d'années, un *soulagement*.

Amicalement et fidèlement à vous,

Marguerite Yourcenar<sup>27</sup>

La fin de la lettre laisse à penser qu'effectivement, ils se sont rencontrés à Paris, peu après la guerre, chez Emmanuel Boudot-Lamotte, le *Nel* de la lettre, un de leurs amis communs. Mais ce qui compte avant tout, me semble-t-il, c'est que l'on voit ici très clairement, combien Marguerite Yourcenar est sensible à la poésie de Jean Cocteau. Certes, elle le lit depuis longtemps et connaît pratiquement toutes ses œuvres importantes. Par exemple, dans une lettre à André Connes, elle précise ses goûts en matière poétique : « Je ne vois guère à notre époque à citer que Valéry, Apollinaire, et certains vers de Cocteau comme *Plain-Chant*<sup>28</sup>. »

Elle-même a commencé très jeune à publier des recueils de poésie, comme presque tous les écrivains car, explique-t-elle à Matthieu Galey dans *Les yeux ouverts* : « Écrire des poèmes [...] est très naturel, parce qu'on est soutenu aussi bien que contraint par un rythme. Il y a un élément de chant [...] de jeu et de redites, qui rend les choses plus faciles. La prose, c'est un océan dans lequel on pourrait très vite se noyer<sup>29</sup>. »

Elle remarquait dans l'imaginaire littéraire le mélange des genres « poésie » et « roman ». Par exemple, le roman de Jean Cocteau *Les Enfants terribles* s'avérait, je cite, « peut-être plus poétique que proprement romanesque<sup>30</sup> ». Elle-même avait

---

<sup>27</sup> Lettre de Marguerite Yourcenar à Jean Cocteau, sur papier à en-tête de l'*Hôtel St James & d'Albany* à Paris. Publiée dans Marguerite Yourcenar, *D'Hadrien à Zénon, correspondance 1951-1956*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>28</sup> Lettre à André Connes, datée du 23 novembre 1978 (Archives Yourcenar) publiée dans Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, *op. cit.*, p. 386.

<sup>29</sup> Marguerite Yourcenar, *Les yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, coll. « Les interviews », 1980, p. 53. En 1921, Yourcenar publie *Le Jardin des Chimères*, l'année suivante *Les Dieux ne sont pas morts* et plus tard *Les Charités d'Alcippe*.

<sup>30</sup> « Réponse au Questionnaire de la revue *Prétexte* », 1957. Publié dans Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, *op. cit.*, p. 392. Jean Cocteau, *Les Enfants terribles*, Paris, Grasset, 1957, 218 p., n° 6263, dans *Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance*, *op. cit.*

publié, en 1936, *Feux*, un livre qui « se présente comme un recueil de poèmes d'amour ou, si l'on préfère, comme une série de proses lyriques<sup>31</sup> ». Plus loin, toujours dans la préface à cet ouvrage de jeunesse, elle n'hésite pas, une fois encore, à dire ce que ses poèmes lyriques en prose doivent au poète : « J'aimais [...] Cocteau ; j'étais sensible à son génie mystificateur et sorcier ; je lui en voulais pourtant de s'abaisser si souvent aux tours de passe-passe de l'illusionniste. [...] Le précédent de Cocteau m'a assurément encouragée à employer le très ancien procédé du calembour lyrique [...]»<sup>32</sup>.

Une de ses œuvres les plus marquantes pour Yourcenar fut sans doute *La Machine infernale* qu'elle vit au théâtre à sa reprise en 1954, accompagnée de Grâce, et qu'elle apprécia beaucoup<sup>33</sup>.

Des années plus tard, dans une lettre à Gabriel Germain, elle donne sa conception de la réécriture des mythes au théâtre : « Je vous trouve pourtant un peu dur pour les imitateurs de Sophocle dont vous disposez en une ligne. [...] J'admire au contraire que Sophocle ait pu offrir à des dramaturges séparés de lui par des siècles cette espèce de chèque en blanc où chacun écrit sa propre somme, et que le crédit du vieux poète couvre toujours. Je vous accorde que l'*Œdipe* de Gide est bien faible (ni plus ni moins que celui de Voltaire), mais *La Machine infernale* de Cocteau contient quelques scènes mémorables [...]»<sup>34</sup>.

Nous pourrions nous interroger sur ce goût pour les œuvres mythiques de Jean Cocteau que Marguerite Yourcenar valorise par rapport aux pièces de Giraudoux et de Gide notamment.

Une première réponse possible serait paradoxalement le choix différent des mythes traités au théâtre par nos deux auteurs. En effet, on ne trouve en commun — et encore c'est un texte mineur — que le mythe d'Antigone qui fournit le prétexte à un des textes du recueil *Feux*, en 1936.

Cocteau, quant à lui, avait proposé une traduction-adaptation d'*Antigone* et d'*Œdipe-Roi* de Sophocle, représentées par la troupe de Charles Dullin. De ce

---

<sup>31</sup> Marguerite Yourcenar, Préface à *Feux*, datée du 2 novembre 1967, dans *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1075.

<sup>32</sup> *Idem*, p. 1077.

<sup>33</sup> Voir notamment Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, op. cit., p. 365-366.

<sup>34</sup> Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres*, op. cit., Lettre du 11 janvier 1970, p. 439.

fait, il n'existait pas d'interférences entre leurs œuvres, aucune concurrence possible<sup>35</sup>.

En revanche, on remarque que Gide écrivit un *Thésée* et que Giraudoux proposa au théâtre une retentissante *Électre*, deux des sujets que Marguerite Yourcenar traita également. Les influences de ces deux auteurs sur Yourcenar sont nombreuses et comme à son habitude, elle préférait qu'on ne les constate pas en s'en démarquant violemment par des jugements fermes et définitifs.

À côté du théâtre de Cocteau, poète « sorcier », aux œuvres « souvent dangereusement authentiques<sup>36</sup> », elle avoue envers Giraudoux « une aversion personnelle, je veux dire pour son œuvre<sup>37</sup> ». Toujours dans cette même lettre inédite elle précise sa pensée : « Je déteste chez Giraudoux je ne sais quoi de pointu et d'enrubanné, chez ses femmes, surtout, cette voix de tête de dame parisienne qui passe une commande dans une maison de haute couture et se dispute avec la vendeuse. Le sentiment du sacré, du terrible et du hideux me semble chez lui totalement absent. Suis-je injuste<sup>38</sup> ? »

Du point de vue de l'écriture poétique, généralement en prose pour Yourcenar dans les années trente, le mélange du passé et du contemporain est un puissant vecteur poétique. Les textes en prose de *Feux* s'articulent autour de ce contraste dans le mélange des temporalités usuelles. Elle soulignait précisément ce thème dans les œuvres de Jean Cocteau dans un *Carnet de notes d'Électre*, paru en 1954 : « La juxtaposition du moderne et de l'antique arrive çà et là, non seulement à l'inusité, mais aussi, quoi qu'on dise, à des effets d'envoûtement<sup>39</sup>. » Elle ajoutait aussi une véritable critique littéraire de ses pièces de théâtre : « Ces pièces qui paraissent rapides sont en réalité fort lentes : préparations magiques, interminables et grotesques comme elles le sont toutes, aboutissant durant l'espace d'une seconde à l'éclair d'un très secrète réalisation. [...] Second acte d'*Œdipe*, scènes de

---

<sup>35</sup> Dans cette même lettre à Gabriel Germain, Marguerite Yourcenar juge très sévèrement la célèbre *Antigone* d'Anouilh « pièce que j'exècre pour des raisons idéologiques », *ibidem*.

<sup>36</sup> *Discours de M<sup>me</sup> Marguerite Yourcenar et de M. Carlo Bronne*, *op. cit.*, p. 43. Dans une note de l'essai sur Mishima que nous avons déjà signalé plus haut, elle répète cette définition de la poésie de Cocteau à laquelle elle semblait tenir ; « l'art de Cocteau tient du sorcier, celui de Mishima du visionnaire » (Marguerite Yourcenar, *Mishima ou la Vision du vide*, *op. cit.*, p. 208.)

<sup>37</sup> Lettre inédite à Carlo Bronne, 22 septembre 1970, dans *Letters to Carlo Bronne*, *op. cit.*

<sup>38</sup> *Ibidem*.

<sup>39</sup> Jean Cocteau, « *Carnet de notes d'Électre* », *Théâtre de France*, 4, 1954, p. 27.

l'opération ou du miroir dans *Orphée*, moments où nous entrons, par des moyens sans doute illicites, dans des régions dangereuses où habite autre chose que l'homme<sup>40</sup>. »

Le contraste entre les « incantations dangereusement authentiques » de Cocteau et la « Grèce ingénieuse et parisianisée<sup>41</sup> » de Giraudoux est manifeste. Dans les années trente, Cocteau et Yourcenar ont tous deux collaboré à une prestigieuse revue de culture et de voyage en Grèce pour jeunes intellectuel européens découvrant la Grèce antique principalement et ses trésors architecturaux, son histoire et ses œuvres littéraires. Son titre était du reste parfaitement explicite : *Le Voyage en Grèce*. Un travail de recension des nombreux articles qui la composent reste d'ailleurs à faire pour connaître la nature exacte du rapport à la Grèce de cette intelligentsia française découvrant l'Orient avant le cataclysme de la seconde guerre mondiale.

Marguerite Yourcenar a écrit presque chaque année dans *Le Voyage en Grèce* un article parlant de sa découverte de la Grèce : « Nous n'avons jamais été plus loin de la Grèce. L'esprit hellénique est admirable dans ses plus beaux jours, parce qu'il ne cesse de contrebalancer l'homme par le destin, et le destin par l'homme » écrit-elle l'été 1936 comme réponse à une enquête sur la Grèce<sup>42</sup>. Dans sa *Dernière Olympique*, au printemps 1936, elle se fait poète : « Le soir descend, aussi doré que l'a été le plein jour. [...] Un peu de lumière stagne au fond de la vallée, comme un peu d'eau dans le creux d'une main fraîche. [...] Et nous qui sans cesse mourrons notre vie, nous n'avons pas non plus entrevu Artémis. Mais nous humons ici son parfum d'herbe et d'astre, et, couchés sous le ciel, sous ces feux, nous tenons la nuit comme un pan de son manteau<sup>43</sup>. »

Toujours dans *Le Voyage en Grèce*, Cocteau, quant à lui, écrivait sur son adaptation d'*Œdipe-Roi* qui allait se jouer à Paris en cette même année 1937 : « Au théâtre, il s'agit de résoudre des problèmes où l'archéologue n'entre pas en ligne de compte. [...] Il y a dans le théâtre grec et singulièrement dans *Œdipe* quelque

---

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> Marguerite Yourcenar, préface à *Feux*, dans *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>42</sup> Réponse de Marguerite Yourcenar à l'*Enquête* du *Voyage en Grèce*, été 1936, p. 20. (Repris avec de nombreuses corrections dans le volume d'essai *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989.)

<sup>43</sup> Marguerite Yourcenar, « Dernière Olympique », *Le Voyage en Grèce*, printemps 1936, p. 22. (Repris avec de nombreuses corrections dans le volume d'essai *En pèlerin et en étranger*, *op. cit.*)

chose de dur, d'atroce, d'implacable, de royal qui se trouve à l'aise sur les planches et qui frappe comme les traces de mains sanglantes sur les cloisons, après un crime<sup>44</sup>. »

Cette conception poétique et tragique du mythe et du théâtre, les deux étant évidemment mêlés dans la culture grecque, semble répondre à l'*Apollon tragique* de Marguerite Yourcenar, publié deux ans avant, toujours dans le *Voyage en Grèce* : « À Mycènes, Midi, l'heure du crime. – Apollon, Apollon, mon meurtrier... Qui hurle ainsi ? Cassandre. Troie est prise, des feux de joie flambent depuis trente siècles sur les monts de l'Argolide. [...] Sur la pente fatale, plus personne. Le gardien des ruines dort dans la loge du concierge d'Egiste. [...] Midi, l'heure du crime. Apollon, dieu jaloux, règne seul sur la butte de Mycènes, poignard splendide dans un sein d'or<sup>45</sup>. »

La traduction d'épithaphes et épigrammes funéraires, à la fois poétiques et grecques, a occupé Marguerite Yourcenar pendant des années. « Composées en grande partie pour mon plaisir, écrit-elle en préface à son recueil de poèmes grecs anciens *La Couronne et la Lyre*, je me suis aperçue qu'[elles] pourraient peut-être intéresser quelques personnes<sup>46</sup>. »

En 1956, Jean Cocteau préfaçait un volume d'art illustré par Michèle Bardet et Jacques Villon, regroupant ces mêmes textes grecs, réunis d'après l'anthologie palatine et celle de Planude. Voici ce poème-préface, qui n'a jamais été réédité depuis :

Salut à ces épithaphes Grecques.  
L'amour et la mort écrivent  
Leurs secrets dans les rues.  
L'amour écrit sur les murs et  
Le diamant de la beauté sur  
Les vitres  
La beauté court vite, l'amour

---

<sup>44</sup> Jean Cocteau, « La Grèce au théâtre », *Le Voyage en Grèce*, été 1937, p. 7.

<sup>45</sup> Marguerite Yourcenar, « Apollon tragique », *Le Voyage en Grèce*, été 1935, p. 25. (Repris avec de nombreuses corrections dans le volume d'essai *En pèlerin et en étranger*, *op. cit.*)

<sup>46</sup> Marguerite Yourcenar, préface à *La Couronne et la Lyre. Poèmes traduits du grec*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1984, p. 9 et 10 [1<sup>re</sup> éd. 1979].

Et la mort plus vite qu'elle.  
Une épitaphe peut les abattre  
A la course et même en plein  
Vol.  
L'épitaphe des Grecs est une  
Flèche qui ne manque jamais  
Son but.  
Jean Cocteau<sup>47</sup>

Ainsi, en mêlant poésie et mythologie grecques anciennes, on pourrait trouver de nombreux points communs entre nos deux auteurs. Ils partagent le même goût pour la réécriture parodique des mythes, un certain ton humoristique, un jeu permanent avec les anachronismes et, surtout, un point de vue commun sur le temps. Elle aimait citer à de nombreuses reprises une réplique de cette pièce « le temps des hommes est de l'Éternité pliée<sup>48</sup> ». Cette formule poétique éclairait poétiquement à ses yeux leur méthode créative commune de réécriture des mythes. En l'opposant encore à celle de Giraudoux, Yourcenar définissait, en août 1955, au poète-éditeur belge Alexis Curvers, l'écriture contemporaine du mythe : « Non pas ramener le passé au présent, mais jouer à la fois sur plusieurs claviers du temps<sup>49</sup>. » C'est toujours ce même thème qu'elle souligne, dans un volume de textes choisis, titré *La Voix des choses*<sup>50</sup>, en consacrant une page au poète avec pour titre « Sagesse de Jean Cocteau » et reproduisant encore cette réplique de *La Machine infernale* et ajoutant ce poème de Cocteau, extrait de son recueil *Clair-obscur* :

Ce corps qui nous contient ne connaît pas le nôtre ;  
Qui nous habite est habité.

---

<sup>47</sup> Poème-préface de Jean Cocteau à *Épithèques grecques*, choix et adaptation de Francis Garnung, frontispice de Jacques Villon, pointes sèches de Michèle Bardet, d'après l'*Anthologie Palatine* et celle de Planude, Paris, Éditions Les Impénitents, 1956, n. p.

<sup>48</sup> Jean Cocteau, *La Machine infernale*, [1934] Acte II. Anubis au Sphinx : « Le temps des hommes est de l'éternité pliée », dans *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 510.

<sup>49</sup> Marguerite Yourcenar, *D'Hadrien à Zénon, correspondance 1951-1956, op. cit.*, p. 483.

<sup>50</sup> « Sagesse de Jean Cocteau », *La Voix des choses*, textes recueillis par Marguerite Yourcenar, Paris, Gallimard, 1987, p. 89.

Et ces corps les uns dans les autres  
Sont les corps de l'Éternité<sup>51</sup>.

Elle insiste, on le voit, dans ses choix concernant Cocteau, sur les rapports des hommes avec l'éternité. Cette réplique d'Anubis au Sphinx signifie plus qu'une réplique de théâtre ; elle contient, pour Yourcenar, en abrégé une part importante de sa conception du temps. Pendant ses entretiens avec Patrick de Rosbo, elle s'explique sur ce concept particulier. Elle n'exclut pas le passé, le présent ni le futur. Ou plutôt, elle les considère en même temps, dans le même mouvement de la pensée en les faisant se compléter l'un l'autre, jouant *ensemble* la même partition sur les « claviers du temps ». Mais pour rendre palpable un événement ou un personnage du passé, Marguerite Yourcenar propose d'employer simultanément l'érudition historique, la sympathie ou l'empathie et, enfin, une voie davantage « métaphysique », « cette espèce de regard qui nous fait embrasser d'un seul coup le temps, le temps dans lequel le personnage a vécu, et aussi le nôtre, ce temps qui est “ de l'éternité pliée ”, comme le disait dans une formule inoubliable Cocteau. Et, sur cette nappe en réalité étale, les événements se meuvent, et les êtres<sup>52</sup> ».

Cocteau lui aussi précisait sa conception du temps et de l'espace dans son *Journal d'un inconnu*, paru en 1953 : « Il a fallu des siècles afin que l'homme en revienne à la certitude que l'espace et le temps se conjuguent. [...] Répéterai-je que la perspective du temps dissocié de l'espace joue, dans l'esprit de l'homme, à l'inverse de celle de l'espace, où les choses rapetissent lorsqu'on s'en éloigne, alors qu'elles grandissent lorsque le temps les éloigne de nous<sup>53</sup>. »

Cette approche commune du temps entre nos deux auteurs resterait théorique si on ne la retrouvait pas dans leurs œuvres. Je voudrais en donner un seul exemple.

Dans *Comment Wang-Fô fut sauvé*, la première des *Nouvelles orientales*, après la mort de son disciple Ling, le vieux peintre Wang-Fô terminant sa dernière

---

<sup>51</sup> Dernière strophe du poème LXXII *Mon Corps...*, extrait de *Clair-obscur* [1954] ; « Ce corps qui nous contient ne connaît pas les nôtres. / Qui nous habite est habité. / Et ces corps les uns dans les autres / Sont le corps de l'éternité », dans *Œuvres poétiques complètes, op. cit.*, p. 879.

<sup>52</sup> Patrick de Rosbo, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 61.

<sup>53</sup> Jean Cocteau, *Journal d'un inconnu*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers verts », 1953, p. 78-79.

peinture une « image de la mer et du ciel », provoque l'inondation de la salle du palais où ils étaient tous deux prisonniers. Sur une barque dessinée par le peintre, Ling retrouve son maître, l'aide à monter à bord et partent sur cette mer peinte : « Une buée d'or s'éleva et se déploya sur la mer. Enfin, la barque vira autour d'un rocher qui fermait l'entrée du large ; l'ombre d'une falaise tomba sur elle ; le sillage s'effaça de la surface déserte, et le peintre Wang-Fô et son disciple Ling disparurent à jamais sur cette mer de jade bleu que Wang-Fô venait d'inventer<sup>54</sup>. »

Une dizaine d'année plus tôt, Jean Cocteau publiait sa pièce *Orphée* dans laquelle Orphée entre dans un miroir pour parvenir jusqu'aux Enfers d'où il ramènera sa femme Eurydice. L'ange Heurtebise explique à Orphée le mystère du passage entre les mondes, par les miroirs : « Je vous livre le secret des secrets. Les miroirs sont les portes par lesquelles la Mort va et vient. Ne le dites à personne. Du reste regardez-vous toute votre vie dans une glace et vous verrez la Mort travailler comme des abeilles dans une ruche de verre<sup>55</sup>. »

Ce rapprochement entre ces deux personnages a été souligné et commenté par Marguerite Yourcenar elle-même dans un entretien avec François-Marie Samuelson, dans *Le Figaro Magazine*, en octobre 1980 : « Comme l'Orphée de Cocteau, [Wang-Fô] traverse son ouvrage pour pouvoir prendre la fuite. La grâce du poète s'inspire-t-elle de la perspective de son œuvre à venir, en ne laissant derrière lui que des cendres ? – C'est à peu près ça, répond Yourcenar. L'œuvre est un fragment d'éternité, c'est-à-dire que dès que l'on met quelque chose par écrit avec soin, avec véracité [...] les émotions et les sentiments du moment [...] passent entre nos doigts, se décantent et deviennent fixés. L'œuvre ainsi solidifiée devient un appui sur lequel on peut compter. L'instant fixé par l'art demeure accessible, désormais, pour tous. [...] Tout ce que nous faisons, alors, reste fixé pour l'éternité comme pour la peinture et la musique<sup>56</sup>. »

Ainsi, comme on le voit, nos deux écrivains partagent nombre d'idées communes et il semble qu'elle parla toujours de lui, bien après sa mort, en 1963, avec sympathie et estime. Dans son carnet de voyage, Jerry Wilson écrivait à propos de Jean Cocteau : « Elle l'a beaucoup aimé et, selon elle, [il] disait des

---

<sup>54</sup> Marguerite Yourcenar, *Comment Wang-Fô fut sauvé*, dans *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1181.

<sup>55</sup> Jean Cocteau, *Orphée* [1927], dans *Théâtre complet*, op. cit., p. 406.

<sup>56</sup> Marguerite Yourcenar, « Il ne faut jamais être défaitiste », propos recueillis par François-Marie Samuelson, *Le Figaro Magazine*, n° 93, 31 octobre 1980, p. 81.



choses intelligentes. Elle relève que son apparente ironie mondaine lui servait à cacher une sensibilité à vif. Elle aimait beaucoup sa poésie et “ même ses pièces avaient toujours quelque chose ”. Cocteau appréciait Grace Frick et s’amusait de la voir toujours insister pour qu’il mange plus, fume moins, etc.<sup>57</sup>. »

Marguerite Yourcenar a toujours gardé une certaine amitié touchante pour Cocteau qui transparait, par exemple, dans cet extrait de lettre à M. Marcel Thiry, le secrétaire perpétuel de l’Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, évoquant le souvenir de l’élection du poète à l’Académie : « Je me souviens de m’être rendue à Bruxelles, il y a des années, pour applaudir à la réception de Ventura Garcia Calderón, ou encore de la joie que fit à ses amis l’élection de Cocteau, peu chargé à l’époque d’honneurs officiels<sup>58</sup>. »

Comme pour lui témoigner son admiration, Marguerite Yourcenar édite un petit recueil de poèmes, en 1956, sous le titre *Les Charités d’Alcippe*<sup>59</sup> et consacre un de ses textes à Jean Cocteau qui peut se lire à la fois comme un hommage à l’œuvre du poète mais aussi comme un remerciement à l’envoi de son dernier recueil qui avait pour titre *Clair obscur* :

CLAIR-OBSCUR :

*Pour Jean Cocteau*

Clair obscur, ombre insidieuse

Où bougent sans bruit des statues,

Une voix mélodieuse

Y murmure des choses tues.

Énigme que le cœur résout,

Secrets achetés fort cher;

Tout sage est l’élève d’un fou

Toute âme s’instruit par la chair.

---

<sup>57</sup> Les carnets inédits de voyage de Jerry Wilson, se trouvent dans les Archives Yourcenar (*op. cit.*), et sont en partie cités dans Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar, op. cit.*, p. 610.

<sup>58</sup> Lettre inédite à Marcel Thiry, 23 avril 1970, *Letters to Marcel Thiry, 1970-1972* (Archives Yourcenar, *op. cit.*, bMS Fr 372.2 (5266)).

<sup>59</sup> Marguerite Yourcenar, *Les Charités d’Alcippe*, Liège, La Flûte Enchantée, 1956, p. 20. Lors de la réédition en 1984 chez Gallimard, Yourcenar effectua quelques modifications mineures à son texte : titre en majuscules – vers 1, Clair obscur, écrit en italique – vers 4, « les » à la place « des » – vers 6, ajouter un point virgule après « cher ».

Marguerite Yourcenar lui envoie ce petit volume dédié (« à Jean Cocteau, qui possède toutes les clefs ou escalade tous les murs du monde intérieur, Marguerite Yourcenar ») et celui-ci lui répond, de la Villa Santo Sospir à Saint-Jean-Cap-Ferrat, par une lettre ornée d'un dessin, lettre courtoise dans laquelle c'est son geste que le poète apprécie semble-t-il davantage que le poème :

28 juillet 1957

Ma chère Marguerite Yourcenar

il n'existe pas hommage du cœur qui approche le don d'un poème. Puis-je vous remercier de ce livre qui entre par la fenêtre, vole à travers la chambre et se pose enfin sur ma table ?

Jean Cocteau

Le temps, les mythes et la poésie, c'étaient tous les thèmes que Marguerite Yourcenar aimait à retrouver dans l'œuvre de Jean Cocteau. Mais il en reste peut-être un dernier, un peu plus secret. Ils concevaient tous deux la vie comme un moment du Grand Tout, selon la formulation alchimique qu'affectionnait Yourcenar. Ils avaient probablement en commun une même philosophie de la vie. Avec une sorte de sourire malicieux, elle parle avec Bernard Pivot du désir et du besoin de dépouillement envers les choses que l'homme ne doit pas cesser de rechercher.

À Pivot qui lui parle de son attachement malgré tout aux êtres, aux objets, aux souvenirs, aux photographies..., elle réplique : « Mais bien sûr, puisqu'ils sont là ! Le jour où ils n'y seront plus... » Bernard Pivot rétorque : « ...peu importe ! » Marguerite Yourcenar : « Oui. Vous savez la belle phrase de Cocteau que j'ai déjà citée dans je ne sais quel ouvrage : qu'est-ce que vous emporteriez si la maison brûlait ? J'emporterais le feu. Joli<sup>60</sup>. »

Je voudrais laisser la conclusion à Marguerite Yourcenar qui peignait dans son discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, un magnifique portrait du poète où toutes les nuances de son goût

---

<sup>60</sup> « Apostrophes avec Marguerite Yourcenar », entretien avec Bernard Pivot, diffusion le 7 décembre 1979, dans Marguerite Yourcenar, *Portrait d'une voix*, Paris, Gallimard, coll. « Les cahiers de la nrf », 2002, p. 262.

pour lui était visible : « Jean Cocteau, dont vous avez raison de dire, cher Carlo Bronne, que je place très haut l'œuvre de sorcier presque trop habile, certes à s'entourer des prestiges de la mode, mais accomplissant, comme sous le feu des projecteurs, des incantations souvent dangereusement authentiques — celui qui pour tous ceux qui l'ont tant soit peu connu reste à jamais Jean tout court, Jean à la signature étoilée<sup>61</sup>. »

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Alexandre Terneuil, *Marguerite Yourcenar et Jean Cocteau : une amitié littéraire*. Séance publique du 15 novembre 2003 : Marguerite Yourcenar, le sacre du siècle [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15112003/terneuil.pdf>>

---

<sup>61</sup> *Discours de M<sup>me</sup> Marguerite Yourcenar et de M. Carlo Bronne, op. cit.*, p. 43.